FEMME MAJUSCULE
Périodicité : Bimestriel

Date : JUIL/AOUT 16
Page de l'article : p.113
Journaliste : Anne Frejean

«J'aime beaucoup utiliser les détours que prend la vie dans ma littérature»

Leonardo Padura

L'auteur cubain des polars ayant pour héros Mario Conde ainsi que des formidables *Hérétiques* et *L'homme qui aimait les chiens* publie un recueil de nouvelles, *Ce qui désirait arriver.*

PAR **ANNE FRÉJEAN**

Sélection LIVRES

D'où vient le titre de ce recueil, *Ce qui désirait arriver* ?
C'est la traduction d'une citation latine. Il évoque la prédestination. Arrive ce qui doit arriver. C'est la façon dont se construisent souvent nos vies, avec des événements, petits ou grands, qui affectent nos existences. Il y a des forces qui nous dévient du chemin que l'on essaie de bâtir, et parfois de façon radicale. Ces détours, j'aime beaucoup les utiliser dans ma littérature.

On retrouve dans ces nouvelles une certaine mélancolie, une nostalgie présente dans vos romans…
Ça a beaucoup à voir avec ma vision du monde. Flaubert a dit, à propos de *Madame Bovary* : *« J'ai voulu avec cette histoire arriver à l'âme des choses. »* Je crois que la nostalgie, la mélancolie, la tristesse, sont des sentiments qui nous amènent plus directement à l'âme des choses. La joie et le bonheur sont peu littéraires.

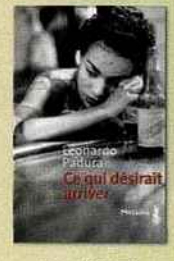
Qu'est-ce que vous appelez l'« âme des choses » ?
Le romancier écrit pour parler de la vie, des hommes. Il doit trouver des éléments universels, partagés par la condition humaine. La tristesse, la nostalgie et la mélancolie sont communes à tous.

Votre écriture parvient à créer tout de suite des images chez le lecteur, ce qui n'est pas le cas de tous les écrivains.
Je ne crois pas que la littérature doive être une course d'obstacles. Quand j'écris, j'essaie d'entrer en communication avec le lecteur. Mais je garde toujours en tête qu'il est beaucoup plus intelligent qu'on ne le pense et que ce qu'il pense lui-même. L'écrivain doit lui laisser sa capacité à imaginer.

Ce qui est frappant aussi c'est la très grande empathie avec vos personnages…
Dans une nouvelle, les personnages sont fondamentaux parce qu'on n'a pas l'espace de raconter une grande histoire. C'est pour cela qu'on doit essayer d'obtenir très vite cette empathie du lecteur pour eux.

Vos dialogues sont très réussis. Vous les travaillez beaucoup ?
Beaucoup ! J'écris, je réécris et je réécris encore. Je donne à lire des versions plus ou moins avancées de mon travail à plusieurs personnes et j'écoute leur opinion. Ce regard extérieur m'aide à savoir si je suis réellement arrivé à l'âme des choses. Il y a peut-être des génies mais je n'en suis pas un et je dois beaucoup travailler !

PHILIPPE MATSAS



***Ce qui désirait arriver*, éd. Métaillé.**
240 p., 18 €

D'où viennent vos idées ?
C'est la part mystérieuse et magique de la littérature. Parfois, un détail de la vie déclenche l'écriture de tout un roman. Par exemple la nouvelle qui ouvre le recueil, *La Porte d'Alcala*, a été inspirée par quelque chose qui m'est arrivé. Un de mes amis très proches est parti vivre aux États-Unis. Quand je l'ai revu, douze ans plus tard, j'avais l'impression que c'était une autre personne. J'ai mis deux jours pour que l'image que j'avais de lui et l'image que j'avais sous les yeux arrivent à se rejoindre. Derrière tout ça, il y a l'observation de la réalité, de la société, de la vie. Je suis un écrivain qui n'a pas imagination. Je dois voir les choses, les connaître, les étudier, pour pouvoir écrire.

Et la prochaine histoire, êtes-vous déjà en train de l'écrire ?
Ce sera un nouveau Mario Conde, qui se passe à un mois de ses 60 ans. Ce roman parle beaucoup de mon expérience de l'entrée dans la soixantaine. Avec tout ce que Mario Conde a bu et fumé, ça m'étonnerait qu'il atteigne 80 ans !

Merci à Anne-Marie Métailié pour sa traduction lors de l'interview.

Tous droits réservés à l'éditeur